

Sept propriétés des récits de vie.

Contextualité

Historicité

Connectivité

EXPRESSIVITÉ

Singularité

Activité(s)

Subjectivité

Introduction.

Je voudrais vous parler aujourd'hui d'une méthode d'observation particulière, le récit de vie. Je voudrais vous parler des *propriétés* de cette méthode. Elle est un peu comme le cerveau humain: elle possède des potentialités *exceptionnelles*, tout à fait extraordinaires; mais les gens qui l'utilisent ne mobilisent que quelques pour cents (%) de ces potentialités, simplement parce qu'ils ne connaissent pas toutes les propriétés de la méthode.

Même s'ils en connaissent, ils imaginent très mal ce qu'ils pourraient faire avec.

Ce que j'ai mis au tableau ce sont les sept principales propriétés de la méthode du récit de vie, telles que je les ai identifiées peu à peu à force de pratiquer cette méthode pour faire es enquêtes sociologiques sur des phénomènes très variés.

Très variés en effet : j'ai commencé par l'étude d'un secteur artisanal, la boulangerie. A l'époque, les années '70, 95 % du marché du pain en France était tenu par le pain d'artisan, produit dans l'une ou l'autre de 33.000 petites boulangeries artisanales de quartier. Mais aux Etats-Unis, au Canada, en Grande-Bretagne, ou en Union soviétique, le pain était fait entièrement en usine, et depuis longtemps (depuis les années 1920).

Pourquoi ? Parce que "les Français (ou les Italiens) aiment le bon pain" ? Non: à l'époque le pain des boulangers était de qualité vraiment très variable. Et j'ai découvert que les Américains eux aussi, et les Canadiens, et même les Britanniques "aiment le bon pain"; et pourtant ils n'avaient déjà plus le choix.

Mais pourquoi? Je crois avoir compris pourquoi (c'est une longue histoire) en employant seulement des récits de vie de boulangers, de boulangères mais aussi surtout des récits de vie d'ouvriers boulangers et d'apprentis. Et c'est ainsi que j'ai fini par comprendre les dynamiques internes de ce secteur artisanal.

Notamment le fait que si historiquement, depuis le Moyen Age, les boulangers constituaient une *corporation* puissante qui se recrutait de père en fils,

depuis la fin de la première guerre mondiale, les boulangers étaient le plus souvent d'anciens ouvriers boulangers, d'origine rurale pauvre, qui ont réussi à se mettre à leur propre compte

j'en ai interviewé qui avaient soixante-dix ans (mais où avaient-ils trouvé l'argent, eux qui viennent tous de familles pauvres ? là était l'un des mystères à découvrir...).

J'ai découvert ça, et beaucoup d'autres choses, en recueillant seulement quelques dizaines de récits de vie; à commencer par celles de vieux ouvriers boulangers. Mais aussi en cherchant à prendre une vue d'ensemble de ce secteur, qui employait 200.000 personnes dans toute la France. Et surtout, excusez-moi du terme, en essayant de le voir dans une perspective de luttes de classes (sociales). Je vous assure que ça aide beaucoup; et tant pis pour ceux qui ne me croiront pas.

Ce projet scientifique paraissait constituer un pari insensé: étudier un secteur artisanal de 200.000 personnes avec seulement quelques dizaines de récits de vie; comprendre ainsi les raisons historiques de l'incroyable résistance de ce secteur de petite production marchande face aux grands groupes capitalistes de l'alimentation; personne n'aurait pu imaginer que ça réussirait. Les sociologues qui dirigeaient les centres de recherche dans lesquels j'ai travaillé: Pierre Bourdieu, Raymond Boudon, Alain Touraine, m'ont tous dit que j'étais un peu fou; que je n'y arriverais jamais; que je ferais mieux d'abandonner. Ils pensaient tous que la méthode des récits de vie était tellement subjective qu'on ne pouvait rien apprendre de solide avec elle. Bourdieu a répété cette bêtise jusqu'en 1988, avant de découvrir l'entretien narratif et de publier *La Misère du monde* en 1993 celui de ses ouvrages qui a eu le plus grand succès. Il aurait dû m'écouter plus tôt...

Et pourtant j'ai tout compris de la boulangerie artisanale avec cette méthode. Mais il est vrai que je l'ai utilisée d'une façon nouvelle: j'ai demandé aux ouvriers boulangers, aux artisans boulangers de me raconter **CE QU'ILS AVAIENT FAIT TOUT AU LONG DE LEUR VIE**. Ce qui m'intéressait c'étaient des faits, des faits bruts, des faits "factuels"... plutôt que le sens qu'ils donnaient à ces faits (le sens qu'ils me donnaient aussi, bien sûr).

Or leurs vies c'était pour l'essentiel des *vies de travail*, 12 heures par jour pendant six jours par semaine toute la vie depuis l'âge de quatorze ans. Mais justement, ce que je cherchais à saisir, c'était les logiques des *rappports socio-structurels* (les rapports de production artisanaux, et les rapports 'marchands' qui structurent les activités commerciales de commerce) qui encadraient leurs vies de travail.

J'ai pu ainsi *remonter*, à partir de leurs descriptions de leurs *activités* quotidiennes, et de leurs cours d'action dans le long terme, aux *mécanismes sociaux générateurs* de leurs pratiques et de leurs cours d'action (par exemple le cours d'action d'un jeune ouvrier pour se mettre à son compte: ils le veulent tous mais ce n'est pas facile; le plus difficile, figurez-vous, c'est de trouver la femme adéquate; et ça voyez-vous je ne l'aurais jamais imaginé). Pour finir j'ai pu, à partir des mécanismes générateurs, remonter aux logiques qui leur étaient sous-jacentes; *les logiques de rapports sociaux*. Ca, c'est du solide ! Ca, c'est du sociologique consistant !

Et à cette occasion, j'ai redécouvert *le principe de saturation*, qui constitue pour les méthodes qualitatives un principe équivalent au principe de l'échantillon représentatif pour les méthodes quantitatives: le principe qui permet de généraliser ! Jackpot !

J'ai fait sept autres grandes recherches au moyen de récits de vie, dont une sur la Russie post-soviétique; et une autre sur les familles en situation de précarité dans sept grandes villes européennes. Et c'est ainsi, en expérimentant avec les récits de vie, que j'ai découvert peu à peu certaines de leurs propriétés; des propriétés qu'aucun sociologue n'avait découvertes auparavant.

Je ne suis pas toujours parvenu à la saturation. Mais j'ai découvert *le principe de contre-généralisation*. En deux mots : la recherche sociologique ça sert surtout, comme le dit Bourdieu, à combattre les fausses représentations qui sont véhiculées, charriées par le "sens commun" comme par un torrent.

Or le sens commun - cela Bourdieu ne l'a pas vu - *ça procède par stéréotypes; ça généralise toujours*. Le sens commun, ce sont des généralités sur telle ou telle catégorie de gens, sur les autres: sur les pauvres, sur les immigrés, sur les homosexuels, sur les femmes, sur les hommes, sur les jeunes, sur les étrangers: les Allemands, les Turcs, les Chinois, ou par exemple en France sur les Italiens; ou en Italie sur les Français, ou les Françaises. Le sens commun *procède toujours par stéréotypes, par fausses généralisations*.

Donc si vous faites des études de cas concrètes de personnes en situation réelle vous découvrez très vite que le stéréotype est tout à fait faux; il ne correspond pas à la réalité. Le stéréotype est foncièrement imbécile.

Alors, même si vous n'avez pas suffisamment de cas individuels pour atteindre la saturation et pouvoir généraliser, vous en avez bien assez pour montrer à quel point le stéréotype est faux: vous en avez très vite assez pour *contre-généraliser*. Et contre-généraliser, c'est aussi généraliser.

Si Bourdieu, Boudon, Touraine pensaient tous que je n'arriverais à rien, c'est parce que - comme tout le monde - ils croyaient tous que cette méthode pouvait seulement être utile pour saisir le sens, les *significations* que les gens donnent à leur situation, à leur passé. Aujourd'hui encore la plupart de mes collègues croient encore à ça.

Mais c'est parce qu'ils ne s'intéressent pas à ce que les gens *font*, concrètement. Et en particulier à ce qu'ils font quand ils ne sont pas seulement des agents obéissants presque mécaniquement à des ordres ou à des normes; mais *ce qu'ils font quand ils poursuivent leurs propres projets*. C'est-à-dire quand ils mettent en œuvre des *cours d'action autonomes* pour réaliser tel ou tel de leurs projets à moyen terme.

"Projet" : par exemple finir ses études;
trouver un emploi quand on est au chômage; en trouver un meilleur quand on a déjà un, mais pas le bon;
trouver un logement indépendant;
trouver le bon ou la bonne partenaire et fonder un foyer avec lui ou elle ;
élever un enfant dans le bon chemin et l'aider à trouver sa place dans la société (ça c'est un projet non pas à moyen terme mais à très long terme, jamais terminé...);
se mettre à son compte, monter une petite entreprise...
ou faire une carrière politique

Ce sont des choses comme ça qui comptent dans la vie des gens. Et c'est en les faisant qu'ils contribuent à "produire" de la société autour d'eux.

Donc ce n'est pas rien, les cours d'action; au contraire, c'est très important; et ça devrait intéresser les sociologues, non ?

Mais avez-vous réfléchi à comment on peut observer des cours d'action dans la durée ? Je ne parle pas de *comportements*, de *behaviour* qui ne prend qu'une minute de temps: comment les gens achètent, ou votent. Ça ce sont des comportements électoraux ou des comportements d'achat, ça s'étudie très bien par sondages (surveys). Je parle d'autre chose: je parle de *cours d'action dans la durée* pour réaliser des projets importants.

Comment peut-on faire, nous les sociologues, pour savoir comment font les gens dans ces domaines essentiels de leur vie ? On pourrait suivre une personne pas à pas pendant des mois et des années, pour observer directement ce qu'elle fait. Mais ça prendrait beaucoup trop de temps...

Alors il n'y a qu'une alternative, finalement: leur faire *raconter*. Raconter: cela veut dire, utiliser *la forme narrative*. Cela veut dire, produire un *récit* de ce qu'ils ont fait.

Faire un récit, c'est la seule et unique façon de décrire un cours d'action. Paul Ricœur l'a très bien compris, et il le dit très bien dans *Temps et récit* (1983-1985), même si ça lui prend trois gros volumes pour dire une chose aussi simple et évidente: *l'action, ça se raconte*.

Mais les trois éminents sociologues français que j'ai cités ne l'avaient pas compris. Ils me disaient que le récit de vie ce n'est pas une méthode scientifique, parce que ce qu'il fait c'est faire raconter aux gens des *histoires*. Que les histoires que les gens racontent, ce sont des productions subjectives (ce qui est vrai); des histoires qu'ils inventent pour se justifier (c'est déjà beaucoup moins vrai); ce n'est pas la vérité objective.

Ces éminents sociologues n'avaient en fait aucune expérience de ce dont ils parlaient; aucun d'eux n'avait essayé de recueillir un récit de vie. Quand on est dans ce cas, mieux vaut se taire.

Quand quelqu'un raconte sa vie, il ou elle peut toujours inventer des justifications, bien entendu; on peut toujours reconstruire le sens des actions qu'on a faites, ou que d'autres ont faites sur vous, avec vous, contre vous.

Mais c'est beaucoup plus difficile d'*inventer* des actions qu'on n'a pas faites; ce n'est pas crédible, surtout si vous savez que le sociologue à qui vous parlez a déjà interviewé d'autres personnes de la même profession, du même milieu social; ou qu'elle va le faire.

Donc on n'invente pas trop, dans cette situation: ça se verrait. Alors on peut certes passer sous silence des actions qu'on a faites et dont on n'est pas très fier. Ça, tout le monde le fait. Mais ça laisse des traces dans un récit; ça laisse des blancs, ou des incohérences.

Or la première qualité d'un récit, en tant qu'histoire, c'est la cohérence. Celui ou celle qui raconte un histoire sait qu'il doit obéir à une *obligation de cohérence*.

Donc si l'interviewer centre son attention (to focus) non pas sur le sens *ex post* que les gens donnent à leur trajectoire, mais sur *les actes eux-mêmes* ; s'il conduit la personne qui raconte à faire son récit de vie comme un "récit de pratiques", un récit de cours d'action située; alors on arrive très vite à toucher du solide, du vrai.

Mais dans les années 70 aucun sociologue français ni américain n'avait compris cela. Le seul de cette génération qui l'avait compris, c'est Franco Ferrarotti, le bouillant, l'imaginatif Franco Ferrarotti, avec sa créativité et sa culture toutes deux exceptionnelles. Lui, il avait compris avant tout le monde. J'espère qu'il se porte bien, ici à Rome; et je le salue.

Donc l'une des propriétés du récit de vie, c'est qu'il donne accès à la description (narrative) de *l'action*, qui est toujours de l'action *située* dans un contexte précis. Plus exactement, il donne accès à la narration de cours d'action visant à réaliser tel ou tel *projet*. Des cours d'action qui se modifient au fur et à mesure que la réalisation du projet se heurte aux réalités qu'elle découvre en avançant.

Il est exact que tout récit est une production subjective. Même l'historien le plus scrupuleux, celui qui veut rester au plus près de ses archives, est conduit à les interpréter (sinon il n'a qu'à en faire des photocopies...). Qu'est-ce qui fait qu'il y a une histoire qui est racontée dans un livre d'histoire ? C'est le travail de l'historien; c'est son travail en tant que *sujet* de recherche scientifique. C'est donc sa propre *subjectivité* qui fait tout le travail; sans elle il n'y aurait pas d'histoire du tout.

Mais c'est cela qu'à l'époque du positivisme triomphant nos éminents sociologues rejetaient en bloc. Voici comment ils raisonnaient - et comment raisonnent encore la majorité de nos éminents collègues - :

1°) il faut qu'une technique empirique ait la propriété d'ouvrir la porte au *récit*, à un discours prenant la forme *narrative* pour qu'elle puisse donner des informations sur l'action, ainsi que l'a rappelé Ricœur;

2°) le récit de vie est une méthode pouvant observer/enregistrer *l'action dans la durée*, à condition qu'il soit orienté vers la description narrative de cours d'action située;

3°) mais l'establishment sociologique et méthodologique continue *encore aujourd'hui* à prendre pour évident (to take for granted) qu'avec les récits de vie on est dans la "reconstruction", on est dans la subjectivité, on est dans l'imaginaire, et on sort complètement du champ (étroitement borné) de la rigueur scientifique;

4°) selon la conception positiviste ("scientiste" en fait), la priorité doit être donnée aux *faits* (je suis bien d'accord). Donc (?), pour prendre un exemple, comme le "*record*", le dossier d'un jeune délinquant constitue une donnée factuelle (?), objective (??), la préférence doit lui être donnée sur le récit (subjectif, évidemment) qu'il pourrait faire de sa trajectoire; récit qui décrirait des *situations*, des *relations entre copains* (*peer group relations*), des *circonstances* qui l'ont amené à commettre des actes illégaux - dont seule une petite partie d'ailleurs a été repérée par la police et incluse dans le dossier (*record*); mais toute la dimension active a disparu... (cf. Clifford Shaw *The Jack-Roller*)

5°) l'establishment positiviste, qui refuse le récit de vie, n'a cependant pas encore trouvé d'autre méthode possédant une qualité narrative propre à enregistrer des données sur les cours d'action.

Au demeurant il ne la cherche pas: car le discours de son idole, la physique, n'utilise jamais la forme narrative. Cela est vrai; mais il est vrai aussi, on le sait depuis au moins Dilthey, que le monde de l'Histoire humaine est ontologiquement différent de celui de la Nature inanimée; ce qui n'est pas sans quelques conséquences...

6°) refuser le récit de vie revient donc à abandonner tout espoir d'observer les cours d'action; tout espoir d'en gagner ne connaissance empirique. Les sociologues qui se privent ainsi de connaissances empiriques sur *ce que font les gens* dans la vie concrète, mais qui ont besoin de

concevoir l'action pour pouvoir raisonner sociologiquement, vont donc substituer à ces connaissances empiriques leurs représentations imaginées, spéculatives, "théoriques"...

7°) ils vont par exemple postuler, comme le font couramment les économistes, que les acteurs agissent *toujours* en fonction de leur intérêt immédiat, qui leur dicte partout et toujours leurs choix "rationnels" (si seulement c'était vrai...). Ou que les gens sont des conformistes craintifs qui obéissent aux normes en toutes circonstances, même quand elles sont contradictoires entre elles (?). Ou alors qu'un petit *Deus in machina*, logé dans le corps, qu'on appellera l'*habitus*, fait agir les gens de l'intérieur et rend leurs conduites absolument prévisibles. Bourdieu définit l'*habitus* comme "une structure structurée" qui fonctionne comme "structure structurante". Cette hypothèse magique permet de faire l'économie de l'étude empirique de l'action. Mais c'est une étrange façon de faire de la science.

Le refus du narratif empirique fait qu'on ne saura pas, par exemple, comment se créent et se développent ou périssent les petites entreprises. On ne saura pas ce que fait réellement un(e) jeune chômeur(se) pour essayer de trouver un emploi (et combien c'est difficile). On ne saura pas ce que font les personnes se trouvant dans des situations de précarité - les mères isolées par exemple, ou les familles immigrées - pour éviter d'être aspirées, elles et leur famille, dans la spirale de l'exclusion sociale. Catherine Delcroix et moi nous avons travaillé sur cette dernière question par récits de vie et historiques de famille, et nous avons ainsi découvert la diversité de leurs initiatives et cours d'action, leur ténacité à lutter; mais nous avons aussi compris pourquoi ces cours d'action étaient voués à *rester invisibles* des couches moyennes, et pourquoi la théorie de la *poverty trap*, bien qu'empiriquement fautive, continue à prospérer chez les économistes.

Ce qui précède était nécessaire pour faire comprendre ce que j'entends par "propriétés". Je veux dire par là que ce que j'appelle une "propriété" de la méthode empirique d'observation des phénomènes sociaux, c'est quelque chose de très précis: c'est tel ou tel aspect des phénomènes sociaux qu'elle permet d'observer. Revenons maintenant au sujet central de ma communication: **les sept principales propriétés du récit de vie.**

Ce que je viens de faire, c'est de développer l'une de ces propriétés: celle qui donne accès à la description - par la forme narrative - de *l'action située*; de *cours d'action dans la durée*. Je n'ai pas désigné cette propriété par le terme de "narrativité"; je la désigne par un autre terme, celui d' "**activité(s)**" (ici montrer la figure mise au tableau).

Je trouve en effet plus intéressant, plus parlant, plus explicite de désigner la propriété non pas par l'une de ses qualités intrinsèques (ici la narrativité), mais par *le type de phénomènes sociaux* qu'elle éclaire, qu'elle permet ainsi de sortir de l'obscurité et de mettre dans le champ de vision de la sociologie empirique. Mais aussi de la réflexion sociologique tout court...

Un dernier mot avant de passer, bien plus rapidement, à l'énumération des si autres propriétés. J'espère que ce que je dis ici vous intéressera non pas seulement en tant qu'aimerais beaucoup susciter votre intérêt on pas seulement de que vous les considériez non pas en tant que méthodologues, mais en tant que *sociologues*. J'ai montré que si l'on veut observer *l'action dans la durée* il FAUT recourir aux récits de vie; et que si l'on refuse cette méthode (pour de mauvaises raisons liés à d'archaïques mais très répandus stéréotypes *scientistes* qui peuvent infecter l'esprit de très nombreux sociologues y compris les meilleurs d'entre eux, je pense en particulier à Bourdieu), si l'on refuse cette méthode alors *on se prive d'observer ce que font les gens dans la durée*. Mais quand on en viendra à essayer de se représenter ce qui

se passe "out there", et puisqu'on s'est privé de l'accès direct, empirique, à cette dimension très importante de du social-historique, on en viendra évidemment à importer dans sa pensée les stéréotypes du sens commun (par exemple la représentation, tellement simpliste et péjorative pour les pauvres et les précaires, de la "poverty trap").

Autrement dit, l'erreur majeure sur le plan méthodologique conduira nécessairement à des erreurs majeures sur le plan sociologique - pour ne pas dire sur le plan "théorique".

Les sept propriétés qui sont désignées sur la figure par de simples mots, il faut essayer de comprendre par l'imagination ce que chacune signifie; non pas à seul niveau, mais à *deux* niveaux superposés mais bien différents.

Il y a bien entendu le premier niveau: il s'agit, je l'ai dit, d'une liste des aspects du social-historique qui peuvent être observés par le récit de vie. "Qui peuvent être observées": c'est-à-dire qu'on peut recueillir des informations, forcément incomplètes, sur elles par le moyen de récits de vie. Je préciserai dans ce qui suit le sens que je donne à chacun de ces termes, qui sont utilisés ici comme autant de conventions de langage; je l'ai déjà fait pour le terme "Activité(s)".

Mais je me suis aperçu, au cours de la réflexion que je poursuis depuis plusieurs années sur ces "propriétés", que toutes renvoyaient en fait à des aspects du social-historique qui ont *un point commun*. Et ce point commun, c'est de toucher d'une façon ou d'une autre, non pas à l'individu - au niveau individuel - , ni non plus à "la société dans son ensemble, au "niveau " sociétal ; mais aux *relations multiples entre les individus et 'leur' société*.

Ces "relations" sont complexes. Dans son petit mais génial ouvrage *Questions de méthode* (1960) Jean-Paul Sartre les désignait comme des *médiations*. Et c'est bien de cela qu'il s'agit. Certes la Singularité est plutôt du côté de l'individuel. La Contextualité quant à elle désigne les diverses *échelles* du social -historique: échelle locale, échelle du secteur d'activité professionnelle, échelle régionale, échelle nationale, voire échelle mondiale); elle est donc résolument du côté de la société. Certes la Subjectivité (par quoi je désigne ce qui concerne une personne en tant que Sujet: non seulement "ce qu'il y a dans sa tête" - et dont le plus gros y est venu par des canaux sociaux - mais ce qu'elle fait en tant que Sujet) renvoie plutôt à l'individuel; tandis que l'Historicité semble envoyer au niveau sociétal. La Connectivité renvoie aux réseaux de pairs et aux relations familiales, in est ici typiquement dans le domaine des "médiations" (Sartre). Mais les autres "propriétés" le sont aussi; c'est seulement moins visible à première vue.

Même l'Expressivité participe de cela. Je l'ai mise au centre de la figure parce qu'elle a manifestement un statut très différent des autres: ici il ne s'agit pas d'un aspect des phénomènes sociaux, mais d'autre chose: d'une qualité communicationnelle des données recueillies par la méthode. Cependant, assez curieusement, j'ai constaté souvent que quand les gens racontent leur vie à un sociologue, ils vivent cette expérience comme s'ils s'adressaient non pas à une autre personne mais à "la société". C'est surtout vrai des gens modestes, qui à la différence des élites, n'ont jamais l'occasion de parler à "la société".

Sept propriétés du récit de vie.

1. Historicité.

Le récit de vie raconte l'histoire d'une personne. Par 'historicité' je désigne ici l'insertion d'une personne dans le contexte social-historique de son "époque". L'année de naissance d'une personne indique le lieu temporel exact où sa temporalité biographique apparaît au sein de la temporalité historique collective de sa société. Ces deux temporalités avanceront en parallèle tant que durera la temporalité biographique. Aussi un simple chiffre, l'année de naissance d'une personne, contient déjà à lui seul une somme considérable d'informations sur sa vie. Pour prendre un exemple tragique, les historiques de familles, sur plusieurs générations, que j'ai fait recueillir en Russie post-soviétique m'ont appris qu'un jeune enfant de sexe masculin né dans ce pays vers 1921, 1922, 1923 avait de très fortes chances de mourir vingt ans plus tard, lors de l'invasion soudaine de la Russie par les troupes allemandes nazies à partir du 22 juin 1941 (opération Barbarossa).

Le récit de vie d'une personne intéresse le sociologue dans la mesure où elle parle de sa vie *socialement*: Maurizio Catani, l'auteur de *Tante Suzanne* (et lui aussi un Romain) parlait de "vie sociale". Dans la mesure où la narratrice se centre moins sur sa propre histoire intérieure que sur celle de ses *relations avec d'autres personnes*, d'autres acteurs; et où elle décrit les *contextes* de ces interactions. Ces passages évoquant des contextes sociaux seront souvent les plus intéressants. L'un des grands spécialistes des autobiographies (écrites) remarque à juste titre que moins une autobiographie est ego-centrée, plus elle parle d'autres acteurs et de *contextes*, plus elle les décrit richement, plus elle est intéressante pour le lecteur.

Il y aurait encore énormément de choses à dire sur ce que j'appelle ici l'historicité d'une vie (au sens de son insertion dans le temps historique d'une société donnée). Mais aujourd'hui je veux faire le tour du cercle des "propriétés". Je soulignerai simplement que le récit de vie est la seule technique socio-graphique qui y donne accès (avec aussi l'autobiographie, et les Mémoires). Et elle y donne accès précisément en dirigeant le regard sur, non pas sur "l'individu"- cette abstraction vide - ni sur "la société", mais sur les multiples formes de rapports, d'interactions réciproques entre un individu et ses proches d'une part, et des contextes sociaux d'autre part. La distance entre les niveaux micro et macro est beaucoup plus courte qu'on ne l'imagine: l'Histoire est là, présente, dans le quotidien. Toutes les générations qui ont vécu une guerre, une période de bouleversements, un changement de régime politique - par exemple une dictature - et les résistances que cela fait naître immanquablement savent de quoi il est question ici.

Aucune autre technique d'observation empirique utilisée en sociologie ne donne accès de près ou de loin à l'insertion continue d'une personne dans le cours historique de sa société. Aucune ne donne accès aux relations et interactions directes entre le développement d'une personne et les réalités sociales-historiques changeantes de son époque *dans la longue durée*. La richesse des données ainsi recueillies est considérable ¹.

¹ Pour les sociologues il est très instructif aussi de connaître ce que les historiens qui font de l' "histoire orale" parviennent à en tirer; ainsi Paul Thompson qui , dans *The Edwardians*, juxtapose des récits d'enfance de Britanniques nés au début du XX^{me} siècle dans des milieux sociaux extrêmement divers; (444 récits d'enfance dans divers milieux avaient été recueillis dans les années '60 grâce à son enquête auprès de personnes de tous

De l'historicité d'une vie on pourrait passer facilement à sa "contextualité", à laquelle le récit de vie donne aussi accès (à la différence des enquêtes par questionnaires). Mais je vais suivre un autre enchaînement. Chacun de nous a une histoire; mais chaque histoire individuelle est unique, à nulle autre pareille. C'est une histoire *singulière*.

2. Singularité.

Le récit de vie permet, du moins potentiellement, de restituer la singularité d'une personne; ce en quoi elle est singulière, unique.

C'est l'histoire de son parcours de vie, un parcours qui l'a d'abord produit avant qu'il ou elle ne tente progressivement d'en prendre en main la direction avec ou plus ou moins d'énergie et de réussite. Dans *La condition humaine* la philosophe Hannah Arendt se pose la question: chacun de nous, qui est-il ? et elle répond : nous sommes d'abord et avant tout *notre propre histoire*. Elle prend l'exemple de Socrate et de Platon: Socrate, nous savons qui il a été, bien qu'il n'ait laissé *aucune* œuvre écrite. Mais nous connaissons bien son histoire personnelle, parce qu'elle a été racontée par son disciple Platon. Platon a laissé une immense œuvre écrite, qu'on lit encore aujourd'hui; cependant, curieusement, nous ne savons pas grand-chose de sa vie. Nous ne connaissons pas son histoire, donc nous ne savons pas qui il a vraiment été.

En mettant en contraste ces deux exemples Hannah Arendt exprime une vérité universelle en laquelle chacun de nous peut se reconnaître. Vous rencontrez une personne qui vous plaît particulièrement; vous vous dites: "j'aimerais mieux la connaître", ce qui signifie aussi: j'aimerais qu'elle me connaisse mieux. Or connaître quelqu'un, ce n'est pas tant connaître la liste de ce qu'elle ou il aime ou déteste, la liste de ses goûts ou de ses opinions; c'est connaître son histoire, l'histoire de son parcours de vie. Parler de soi, c'est toujours à un moment ou à un autre parler de son propre parcours; sur ce sujet-là il devient difficile de mentir, c'est l'épreuve de vérité.

Aucune autre technique de la sociologie ne donne ainsi accès à la singularité d'une personne.

Jusqu'ici la sociologie s'est détournée de la singularité. C'est normal, puisque sa vocation c'est de comprendre les phénomènes collectifs. Pourtant je suis persuadé que l'exploration de la *singularité* recèle des trésors cachés. C'est sans doute par une approche "compréhensive", dans la lignée de Dilthey, Rickert, Weber, Simmel, Schütz, que l'on pourra accéder à ces trésors (voir le bel ouvrage de Patrick Watier *Introduction à la sociologie compréhensive*, Circé). Je pressens que la singularité est liée souterrainement à une autre "qualité" du récit de vie, son extraordinaire *expressivité*. Après tout, chacun de nous est aussi un individu singulier; c'est pourquoi nous aimons lire des romans ou voir des films avec un personnage central auquel, plus ou moins consciemment, nous nous identifions et (auquel) *nous aimons* nous identifier, malgré ce qu'en a dit Bertold Brecht. C'est aussi pourquoi nous préférons lire un récit de vie qu'un texte sociologique (si nous étions une société à nous tout seul, nos préférences seraient inversées; mais ce n'est pas le cas).

milieux sociaux, déjà fort âgées à l'époque. Ces récits ont tous été transcrits et archivés, ils sont consultables à l'Université d'Essex).

Si vous avez eu entre les mains *La misère du monde*, l'ouvrage collectif dirigé par Bourdieu; vous avez été confrontés vous-même à ce choix: cet ouvrage contient une cinquantaine de textes sociologiques, et 52 transcriptions d'entretiens plus ou moins narratifs. Dites-moi sincèrement vers lequel de ces deux types de textes vous vous êtes sentis irrésistiblement attirés: vers les textes sociologiques, puisque vous êtes vous-même sociologue; ou bien vers les entretiens ? Mais soyez sincère...

Nous ne sommes pas *seulement* des spécialistes du social-historique; nous sommes aussi et d'abord des être humains singuliers, des "universels singuliers" comme dit Sartre à la fin de *Questions de méthode* (il y revient à la fin des *Mots*, son autobiographie d'enfance). Pourquoi a-t-on envie, quand on tient en main *La misère du monde*, d'aller d'abord vers les entretiens, même si l'on est soi-même sociologue? Parce que s'y exprime chaque fois une singularité qui fait écho à notre propre singularité; une historicité qui entre en résonance avec notre propre historicité; une *subjectivité* qui parle à notre subjectivité.

3. Subjectivité

Vaste sujet... Mais pour l'esprit sociologique, ce n'est pas le psychisme en tant que tel et tout ce qu'il contient qui compte; c'est ce qui y entre et ce qui en sort. Ce sont les échanges entre l'intériorité psychique "individuelle" et l'extériorité "sociale". C'est *l'intériorisation* (*différentielle !*) de l'extériorité - de tout ce qui vient de l'extérieur via l'observation, les conversations et les échanges interpersonnels, les médias, l'ordre socio-symbolique... ; et c'est aussi *l'extériorisation* (différentielle, socialement contrainte et située, souvent stratégique) de l'intériorité via les pratiques, les actes, les paroles (qui sont souvent aussi des actes), les cours d'action visant à réaliser des projets...

Ce qui intéresse la sociologie ce n'est pas tant pourquoi telle personne a fait ce qu'elle a fait, au moment où elle l'a fait, ni la manière dont elle l'a fait; car on n'en finit pas d'énumérer les raisons - conscientes, subconscientes, inconscientes - pour lesquelles elle a fait ce qu'elle a fait (ou n'a pas fait ce qu'elle n'a pas fait). Ce qui intéresse la sociologie me semble -t-il, c'est de comprendre (*Verstehen*) quel est le *champ des cours d'action possibles* de personnes placées *grosso modo* dans la même *situation*.

C'est le point de vue de Weber (mais aussi de Sartre, qui n'a guère lu Weber mais le rejoint ici). Mais l'économisme contemporain - "l'économie est la religion d'un monde sans religion", disaient les situationnistes - déforme systématiquement ce point de vue en le réduisant à l'action rationnelle en finalité (*Zweckrational*); alors que Weber met l'action rationnelle en valeur (*Wertrational*) sur le même plan.

L'ouvrage désormais classique de Carol Gilligan, *In A Different Voice*, 1982, a fort heureusement contribué à redresser quelque peu ce déséquilibre. Gilligan y démontre à quel point la conception "universelle" de l'éthique - des raisons morales d'agir - est en fait une conception particulière, qui présuppose la figure très "masculine" d'un individu totalement autonomisé. Elle rend visible une *autre* éthique, ignorée des philosophes mais extrêmement répandue, en particulier chez les femmes en tant que mères (etc.), une éthique du *souci de l'autre*, des autres; une *éthique du care*. Il me semble, même si elle ne mentionne pas Weber, que cette éthique sous-tend un immense continent de pratiques quotidiennes et d'actions rationnellement orientées en valeur (*Wertrational*).

Si j'insiste sur ces questions, c'est pour bien faire comprendre que ce que je désigne ici par le terme de *subjectivité* ne se réduit pas au psychisme; à "ce qu'il y a dans la tête des gens"

(l'intériorité). J'utilise ce terme pour indiquer aussi ce qui caractérise les personnes en tant que *sujets*. D'un point de vue sociologique il s'agit donc des *croyances*, des *valeurs* - des convictions fortes, qui sous-tendent son éthique personnelle -, et des *représentations* qui caractérisent une personne à un moment donné de son existence; mais aussi de ses *sentiments* durables; et surtout de ses *projets* ("l'homme se définit par son projet", Sartre), des *stratégies* qu'elle envisage pour les faire avancer, de ses *perceptions* et *évaluations* des situations dans lesquelles elle se trouve; donc de tout ce qui oriente et précède ses *actions*.

C'est à tout cela que le récit de vie peut donner accès. Certes l'entretien non-narratif, et d'autres techniques mises au pont par la psychologie, contribuent aussi à donner accès à la boîte noire du psychisme: le récit de vie n'a pas ici de monopole. Mais une série de récits de vie de personnes placées grosso mode dans la même situation (par exemple jeune mère isolée sans soutien familial) permet de saisir non seulement des *logiques de situation* (ici contradictoires: il faut à la jeune maman à la fois élever l'enfant et gagner sa vie), mais des *logiques d'action* (ici: d'action en situation contradictoire).

4. **Activité(s).**

Comme j'ai déjà développé ce terme plus haut à titre d'exemple de ce que j'essaye de faire ici, je serai bref. Par **Activité(s)** je désigne ici tout ce que font les gens, et en particulier leurs cours d'action autonomes: j'ai montré que contrairement aux autres techniques empiriques de la sociologie, qui ne peuvent pas observer/enregistrer les cours d'action, le récit de vie donne accès à leur description rétrospective en raison de sa qualité narrative.

Je veux simplement élargir ici le sens de l'expression "tout ce que les gens font". Il ne faut pas entendre cette expression au sens littéral, étroitement "positiviste", ce qui conduirait à écarter ce qu'ils ne font pas. Car ce qu'ils ne font pas mais *pourraient* faire, *sauraient* faire, *voudraient* faire, *devraient* faire est tout aussi important et significatif que ce qu'ils font. Cela fait partie du champ des cours d'action possibles, réalistement envisageables, voire moralement souhaitables. De même ce qu'ils *font* mais *devraient* et *pourraient ne pas faire*, *cesser de faire*, en fait partie. D'ailleurs les récits de vie en parlent aussi...

Ce que les gens font, ils ne le font pas seuls. Pour mener à bien un cours d'action le soutien d'autres personnes est le plus souvent indispensable. L'action se comprend bien non seulement quand on sait quel est le projet qui l'inspire, mais quand elle est "située" par rapport à une situation, et quand cette situation elle-même est replacée dans son *contexte*. La *situation* est propre à une personne; le *contexte* est plus large, il est grosso mode le même pour un certain nombre de personnes: par exemple les habitants d'un même quartier, ou les salariés d'une même entreprise. Les contextes sont de différentes échelles, qui s'emboîtent les unes dans les autres comme des poupées russes (*nested contexts*): immeuble dans une cité HLM, rue, quartier, ville, département... ; atelier (workshop), usine, entreprise, conglomérat...

Ce qui nous amène à la **Connectivité** et à la **Contextualité**.

5. **Connectivité** et 6. **Contextualité**.

Entre un individu acteur/sujet cherchant à développer l'un de ses projets et la "société" que cherche à comprendre la sociologie existent toutes sortes de médiations. On les classe souvent en termes de *contraintes* et d'*opportunités*. Les récits de vie sont riches en évocations

de contraintes ("j'aurais bien voulu faire ça mais...") et d'opportunités ("cette personne que j'ai rencontrée par hasard m'a dit qu'on pouvait... j'ai sauté sur l'occasion..."). Elles se présentent le plus souvent sous la forme de relations interpersonnelles (par exemple les *weak ties* de Granovetter); mais en fait elles viennent de plus loin: des contextes.

Parmi les aspects des phénomènes sociaux auxquels les récits de vie donnent accès (accès évidemment médiatisé par les descriptions que les interviewés en donnent), il y a précisément les relations interpersonnelles. Quand l'une d'elles est évoquée par le narrateur, c'est en général qu'elle a joué un rôle fort (positif ou négatif) en infléchissant le cours de sa vie. Nous vivons notre existence entourés d'autres personnes, à commencer par les membres de notre groupe familial ; "*like schools of fish*", comme des bancs de poissons, disait Tamara Hareven dans *Family Time and Industrial Time*. Et d'une certaine façon, les cours de nos vies sont en rapport les uns avec les autres et s'influencent mutuellement.

Est-ce une raison suffisante pour inclure la "connectivité" - l'ensemble des relations interpersonnelles les plus significatives - dans la liste des principaux aspects auxquels le récit de vie donne accès ? J'ai longtemps hésité, et je n'en suis pas certain. L'avenir le dira: tout ce que je présente ici pour la première fois est sujet à débat. D'aucuns diront que le monde contemporain est de plus en plus densément "connecté" et interdépendant. D'autres répondront qu'il ne s'agit là que de phénomènes superficiels...

Ce qui me paraît le plus important pour la sociologie contemporaine, c'est de sortir enfin d'une représentation beaucoup trop simpliste qui met en rapport un "individu" abstrait animé par la recherche obsessive de son profit personnel et une "société" réduite à des marchés concurrentiels mondialisés. C'est une vision qui convient parfaitement aux CEO et autres agents du capital financier, traders et autres, qui certes sont les *winners* du monde contemporain; pour autant, sommes-nous tombés si bas qu'il faille intérioriser cette vision comme la seule vision "objective" ? Avons-nous oublié que "les idées de la classe dominante sont à toute époque les idées dominantes", mais que nous ne sommes pas obligés de les "acheter" ?

Pour sortir de cette vision anti-sociologique (et an-historique) il faut multiplier les enquêtes empiriques qui seules donnent accès aux réalités mouvantes, dynamiques, contradictoires, du monde contemporain. Aux diverses échelles "nested within each other" de ces réalités changeantes. Donc à ce que j'appelle ici *les contextes sociaux*. Ce que je désigne par Contextualité, c'est tout ce qui est social; c'est tout ce que nous autres sociologues, nous nous donnons pour tâche d'élucider.

Le récit de vie n'a pas, fort heureusement, le monopole de l'accès à la "contextualité". Toutes les techniques empiriques de la sociologie sont construites pour donner accès à tel ou tel de ses aspects. Mais le récit de vie y donne accès de façon spécifique: locale, concrète, incluant de la description dense des interactions, des dynamiques parfois contraires, descriptions dans lesquelles affleurent en surface des signes révélant, à qui veut bien les rechercher, la présence sous-jacente de mécanismes générateurs, de logiques de rapports sociaux...

Et bien entendu, les contextes sociaux sont en mouvement constant; ils changent avec le temps, ils sont marqués par leur histoire antérieure, ils sont comme en tension entre intérêts divergents qui leur confèrent des dynamiques de changement. Ce sont des *on-going processes*, des processus en marche; bref ils sont plongés dans l'historicité collective.

Ainsi se boucle le cercle des propriétés du récit de vie: nous sommes revenus à notre point de départ. Le cercle aurait aussi pu être parcouru en sens inverse. Et il se peut que les propriétés elles-mêmes puissent être disposées dans un ordre différent (celui que j'ai proposé ici est cependant issu d'une longue réflexion).

Au centre figure l'**Expressivité**; j'en ai déjà parlé ci-dessus, il est inutile d'y revenir.

Conclusion

Le "modèle" présenté ici résulte d'une réflexion qui, au départ, était purement méthodologique. La question étudiée était: quelles sont les propriétés spécifiques du récit de vie, que ne possèdent pas la plupart voire aucune des autres techniques empiriques de la sociologie ?

Quatre années plus tard, cette réflexion me semble parvenue à un premier palier de maturité. La question initiale a évolué; elle s'est chargée progressivement de contenus sociologiques.

Le modèle ne répond pas directement à la question la plus intéressante, celle qui se pose notamment à la lecture de l'ouvrage de Norbert Elias *La société des individus*: comment faire pour *observer empiriquement* les médiations entre une société et les innombrables individus qui composent sa mosaïque ? Mais du moins pose-t-il la question, en proposant une réponse partielle (le recours aux récits de vie). Il n'est peut-être pas inutile, quand on débat de méthodes qualitatives, de ne pas perdre de vue que notre objectif ultime c'est de contribuer à faire avancer les recherches sociologiques elles-mêmes.

Strasbourg, novembre 2010